

UN ANGLAIS QUI PENSAIT PROFONDÉMENT

SUITE (1)

Nos effets étaient chargés depuis longtemps, les chevaux attelés ; et, le repas terminé, il ne nous restait qu'à monter en voiture. L'Anglais s'y installa le premier avec toute l'intelligence et tout l'égoïsme du confortable britannique et en homme qui n'a d'autre souci que celui de ses propres aises.

Nous cheminâmes silencieusement pendant la première heure. C'est à peu près le temps nécessaire au tassement qui s'opère parmi les voyageurs pressés dans un intérieur de voiture et à l'étude que chacun a besoin de faire de ses à côtés pour s'accommoder en conséquence. Le capucin, d'ailleurs, lisait son bréviaire ; le sous-lieutenant fumait une cigarette, la tête à la portière ; l'un des Genevois étudiait le bulletin de la bourse dans l'*Echo du Commerce*, l'autre interrogeait son carnet et y déposait des chiffres ; je feuilletais, de mon côté, le *Guide en Savoie et en Piémont* dont j'avais fait emplette le matin même, livre éminemment conservateur, dans lequel les portes de Turin, rasées depuis quelque soixante ans, n'en continuent pas moins, en dépit des révolutions, à *mériter l'admiration des voyageurs par leur belle architecture et les remarquables statues dont elles sont ornées* (sic).

L'Anglais digérait et, pour aider au travail de son estomac, il lui envoyait, de cinq minutes en cinq minutes, un couple de ces pastilles incendiaires à la menthe et à la canelle concentrées, que les pharmacopoles de Londres ont inventées à l'usage des constitutions indigènes, et auprès desquelles les *diavolini* de Naples, tant accusés, ne sont que de fades et innocents bonbons. Il les accompagnait de temps en temps d'une gorgée de rhum que lui

(1) Voir la précédente livraison.